descend à vingt et même quinze kilomètres à l'heure Il est évident que s'il était possible, sur ces ligne secondaires, de séparer le service des marchandises de celui des voyageurs en effectuant de dernier avec des trains tramways, la circulation des voyageurs se trouverait singulièrement améliorée.

» C'est ainsi que la Compagnie du Nord a été amenée à demander la faculté d'établir sur un grand nombre de petites lignes des trains comprenant : une machine ordinaire du type le plus faible, conduite par un mécanicien, et une seule voiture à couloir central. Cette voiture, munie du frein continu, comporte : un compartiment à bagages, un compartiment pour le service de la poste et soixantes-sept places de 1re, 2e et 3e classe. La surveillance de ce wagon est confiée à un seul conducteur.

» Il importe immédiatement de faire remarquer que ce train-tramway est alors mis aux lieu et place d'un train ordinaire. La Compagnie est par suite tenue, conformément aux reglements, de donner au public toutes les places dont il a besoin. Aussi, quand l'affluence des voyageurs dépasse la capacité de l'unique voiture, le train tramway est-il transformé en un *train léger économique*. Ce train peut être composé de six voitures au maximum, sans voiture de choc. Il y a un chauffeur et un mécanicien sur la machine, mais il n'y a toujours qu'un seul agent dans le train. Enfin si les besoins du service l'exigent, si ces six voitures deviennent insuffisantes, le train redevient un train ordinaire. Dans ce cas, aux termes de l'ordonnance de 1846, un fourgon à bagages doit être interposé entre la machine et les voitures à voyageurs.

» En résumé, d'après l'importance de la ligne et le nombre des voyageurs, la Compagnie peut remplacer ses trains ordinaires, soit par un train léger économique comprenant six voitures au maximum, sans fourgon de choc, soit par un train tramway composé d'une seule voiture. Au point de vue de la réduction des dépenses d'exploitation, l'Etat et les Compagnies peuvent compter sur des avantages appreciables.

» La Compagnie du Nord a commencé à appliquer le système d'arrêts aux principaux passages à niveau Après la ligne de Lille à Tourcoing, la première section exploitée de cette manière est celle de Lille à Comines. Le service a été inauguré le 18 janvier 1886. Depuis cette époque, les trains-tramways ont été mis en circulation sur les lignes suivantes : Arras à Doullens, Aulnoye à Erquelines, Hautmont et Feignies à Cousoire, Verberie à Estrées Saint-Denis, Breteuil embranchement Breteuil-Ville, Chantilly a Crépy, Boulogne à Saint-Omer, Maubeuge à Valenciennes. Ils seront bientot étendus sur d'autres sections, notamment à la section de Paris à Saint-Denis avec embranchement sur Saint-Ouen.

» Le ministère des travaux publics, loin de contrecarrer cette extension du principe de l'exploitation economique, a poussé les autres compagnies à établir des trains-tramways sur quelques petites lignes de leur réseau. Les résultats que la Compagnie du Nord avait obtenus étaient trop frappants pour que les autres compagnies pussent hésiter à expérimenter le système des trains-tramways.

. . . . . .

» Le problème de l'exploitation économique des chemins de fer à faible trafic, on le voit, n'est pas seulement posé : il est aujourd'hui presque résolu. Le train léger économique et surtout le train tramway, le train minuscule composé le plus souvent d'un seul véhicule, qui assure néanmoins le service des bagages et le déplacement de 70 à 75 voyageurs, donnent, en quelque sorte, satisfaction à tout le monde. Pour l'Etat, c'est-à-dire pour les contribuables, la réduction des frais d'exploitation a pour corollaire immédiat la diminution des millions avancés, chaque année, par le Trésor, pour le service de la garantie d'intérêt. Les Compagnies n'ont pas un intérêt moindre : non seulement elles voient leurs dépenses d'exploitation fléchir dans une certaine proportion, mais elles constatent également que leur clientèle est susceptible de l'accroître.

» Le nombre des localités reliées directement par le chemin de fer est, en effet, presque doublé par le système des arrêts aux principaux passages à niveau Enfin, pour le public les, avantages sont également les plus appréciables, surtout si les habitants des villes primitivement desservies par une gare ou par une simple halte, conservent toujours le même nombre de trains et si le service des bagages n'est pas trop restreint. La seule objection d'apparence serieuse qui pourrait être faite, c'est l'augmentation de la durée du trajet ; mais l'horaire des trains prouve qu'il n'y a pas d'accroissement notable de cette durée quand le train tramway remplace un train ordinaire. Et, de plus, quand ce train est établi pour remplacer un train mixte, loin de constater une perte de temps, c'est un gain sensible qu'on remarque toujours. Est-il besoin d'ajouter que, pour les localités qui ne possèdent aujourd'hui ni station, ni halte, l'arrêt du train tramway constitue un notable progrès ? »

Nous verrions avec le plus grand plaisir la Compagnie du Nord remplacer, au moins à certaines heures de la journée, ses trains-tramways par des *trains légers économiques*, entre Tourcoing et Lille. Le mouvement de plus en plus considérable que nous constatons dans les gares et aux divers points d'arrêt, lors du passage des trains-tramways, lui impose ce nouveau progrès.

LE CURÉ DE MON VILLAGE

I

Je suis né, me dit mon ami Pierre, dans un misérable village de Poitou, comptant à peine une centaine d'habitants, décimés chaque année par les fièvres paludéennes, la misère et l'ignorance. Mes premiers souvenirs remontent à l'âge de six ans.

Quelques habitants du village, hâves, pâles et pauvrement vêtus, suivaient, l'œil morne, le plus modeste des convois funèbres: une vieille femme égrenant son chapelet, la figure cachée sous de longues coiffes de serge noire, me tenait par la main et m'aidait à gravir la pente aride et dénudée qui conduisait sur le plateau où se trouvait la petite église du village. Ce convoi était celui de ma mère ! J'étais à six ans orphelin, sans famille et sans appui, plus pauvre et plus abandonné que le passereau des champs, à qui Dieu a donné un chaud plumage pour le garantir de la froidure, et l'abri des grands bois pour cacher sa faiblesse.

Le curé de la paroisse était mort depuis plusieurs jours et n'avait pas encore été remplacé; le desservant d'un village voisin, prévenu trop tard, avait fait savoir qu'il se trouverait à l'église pour dire les dernières prières. Le convoi se rendait donc à la maison de Dieu, précédé du sacristain qui portait la croix, et d'un enfant de chœur. Nous étions à la fin de l'automne, c'était l'après-midi, de gros nuages couraient sur nos têtes, le vent tourbillonnait dans la montagne et emportait à tous les échos la psalmodie mortuaire ; parfois, la violence de l'orage était telle que le chant funèbre se confondait avec les mugissements de la tempête ; on eût dit alors que la nature exhalait son deuil par des soupirs de géant. Une pluie fine et intense fouettait nos visages et détrempait le sol glissant. Jamais sentiment aussi grand de tristesse n'est venu frapper mon cœur et laisser dans ma mémoire un souvenir aussi fidèle. Je me mis à pleurer, et, trébuchant sur le sol glaiseux, je tombai la figure contre terre. A ce moment les porteurs arrivaient sur une petite éminence où se bifurquaient tous les chemins qui conduisaient à l'église. L'orage cessa tout à coup, les nuages fuyant, vers l'est, laissèrent apparaître un pâle rayon de soleil. Je me trouvai dans les bras d'un homme vêtu du costume d'ecclésiastique et qui m'essuyait le visage et les mains; c'était le nouveau curé de notre village. La nature semblait vouloir saluer l'arrivée du ministre de Dieu, de celui qui devait régénérer et rendre à la vie mon pauvre village et faire de moi un homme.

II

Lorsque la dernière pelletée de terre fut tombée sur la bière qui contenait la seule affection que j'eusse connue au monde, le prêtre, après s'être entretenu quelques instants avec la vieille femme qui avait guidé mes pas durant le trajet de la montagne, vint vers moi, et me demanda si je voulais le suivre au presbytère.

Et comme je semblais hésiter, la vieille prit la parole et me dit :

— Tu n'as plus ni père, ni mère, mon pauvre Pierrot, ni père, ni mère, ni parents ; et moi, je ne suis qu'une vieille femme, bien pauvre, qui ne pourrait, ni te nourrir, ni t'éduquer. Remercie donc M. le curé, — que Dieu le bénisse, — qui veut bien se charger de toi et t'emmener avec lui.

L'enfance n'a aucune idée de la mort et ne peut comprendre la terrible signification de ce mot.

— Je veux aller avec maman, — répondis-je.

— Ta maman *est dans la terre !* — dit tristement le prêtre — et tu ne peux aller avec elle, mon cher petit.

Je regardai anxieusement le curé : sa belle tête pâle et triste, me sembla rayonner d'une divine bonté, il me tendit ses deux bras et je m'y précipitai en pleurant.

Le sentiment de l'implacable vérité venait de naître en moi !

III

Ce n'est pas mon histoire que j'ai entrepris de raconter — reprit Pierre après une pause — et dans cet hommage rendu à la mémoire d'un homme qui eût pu être célèbre parmi les plus célèbres, et qui se contenta d'être le plus humble des prêtres, je passerai rapidement sur ce qui m'est personnel.

L'abbé Charlet, — c'était le nom du nouveau curé, — avait environ trente-cinq ans, il venait de recevoir les ordres, et avait demandé, comme une faveur, d'être envoyé dans ce pays triste et déshérité, où nul encore n'avait su réveiller, chez nos pauvres paysans, l'espérance qui nous donne le courage, et la foi qui élève l'homme.

Jusqu'alors un zèle irréfléchi n'avait fait entendre, du dogme religieux, que des menaces de châtiment : de là étaient nés, parmi ces malheureuses créatures, déjà chatiées par la maladie, la misère et le travail ingrat, le doute, — puis l'indifférence, et, peu à peu, le vide s'était fait dans la maison de Dieu. C'est à peine si, le dimanche matin, quelques vieilles femmes, grelottant la fièvre, montaient jusqu'à la petite église, le reste du jour, demeurait fermée. J'ai dit que cette église, — construction granitique, œuvre de ces compagnons chrétiens qui sèmèrent sur le sol français les derniers vestiges de l'art ancien, mêlé aux fantaisies barbares, saxonnes, lombardes et normandes, était située dans la montagne ; phare divin qui semblait placé là pour être plus près du ciel et protéger l'homme contre tous les orages! A ses flancs et dans une anfractuosité du roc la piété des fidèles avait, jadis, édifié en pierres sèches, une maisonnette qui servait de presbytère. Rien n'était plus triste que ce pauvre abri exposé à toutes les tempêtes, lézardé par la pluie et le vent et dont chaque rafale emportait, vers la vallée, quelques pierres recouvertes par une mousse verdâtre.

Et cependant cette maisonnette en ruine éveillait chaque jour la convoitise des habitants du village, et, certainement, elle avait dû être, dans le passé, une des causes ignorées mais puissantes, qui avaient fait germer dans leur cœur une envie haineuse contre les desservants, prédécesseurs de l'abbé Charlet. Sa situation dans la montagne, au milieu de l'air pur, son élévation au-dessus de la vallée le protégeait contre les miasmes délétères des marais et en faisait, au milieu d'un pays enfiévré, une habitation irréprochable sous le rapport de la salubrité.

Sans doute, l'abbé Charlet connaissait la situation d'esprit de ses paroissiens ; mais le feu de la charité lui brûlait son cœur, une énergie pour le bien peu commune et l'abnégation la plus complète de lui-même, devant l'aider à triompher des préventions de la misère et de l'ignorance. Dieu fait des miracles en faveur de ceux qui se dévouent pour les déshérités de la création.

IV

Le bruit de mon adoption, par le nouveau curé, s'était répandu dans le village et avait secoué la torpeur maladive de ses habitants. On se demanda quel était ce prêtre, — nouveau Vincent de Paul, — qui adoptait les orphelins et leur donnait asile dans sa maison. Ce que la charité ordinaire n'eût pu obtenir, la curiosité l'obtint : le dimanche suivant, toute la population valide du village se pressait dans l'église. Après la messe, l'abbé Charlet fit une courte allocution à ses paroissiens.

« Mes amis, leur dit-il, — la misère, l'ignorance et la maladie ne sont point des œuvres de Dieu, et c'est la plus sainte de toutes les prières que de s'occuper à détruire ces calamités. La maladie use vos corps, et laissant vos terres incultes, amène la misère ; il faut faire disparaître la maladie, cela est facile, je vous y aiderai. L'ignorance est chose plus fatale encore, elle fait déchoir l'homme que Dieu a cependant créé à son image et qu'il a animé de son souffle; elle ouvre la porte à tous les instincts mauvais, et fait descendre la créature au-dessous de l'animal ; il faut détruire l'ignorance et, pour y parvenir, je suis encore là pour vous aider : j'instruirai vos enfants et j'essaierai d'en faire des hommes. Quant à vous, mes frères, ma sollicitude la plus ardente, mes conseils, mes soins vous sont dus, ma vie vous est acquise: — je veux vivre et mourir dans ce petit coin de terre, et, si vous le voulez bien, cette terre qui n'est aujourd'hui qu'une marâtre, deviendra bientôt une nourrice bienfaisante : cette contrée qui est un lieu de tristesse et de désolation, deviendra un pays envié. Aidez-vous le ciel vous aidera, et votre curé aussi. »

Après l'office, tous les paysans se réunirent sous le porche de l'église et chacun dit son mot :

— Il parle bien, notre curé, dit l'un, mais comment faire ?

— Ma fine ! dit un autre — s'il pouvait guérir la Claudine, qui est malade depuis bientôt deux ans, je croirais un peu tout de même.

— Il a l'air d'un brave homme, dit un troisième, — mais faudra voir plus tard ; attendons.

— Attendons ! firent en chœur tous les assistants ; et sur cette décision qui ne décidait rien, ils descendirent dans la vallée.

V

L'attente ne fut pas longue. Dès le lendemain, l'abbé Charlet parcourait le village et visitait toutes les chaumières, semant sur ses pas et la charité et les consolations. « Prenez courage, — disait-il aux pauvres malades, — avant un mois je vous promets la santé ! » Cette promesse parut si extravagante que peu de personnes y crurent ; cependant elle créait une diversion à l'état d'atonie dans lequel vivaient ces pauvres gens et fit entrer une lueur d'espérance en eux. C'était un premier pas fait dans une voie meilleure.

Mais l'étonnement fut bien plus grand encore lorsqu'on vit que le curé ne remontait pas au presbytère et qu'il allait se loger chez la vieille femme, ma première protectrice, et dont la maison était située à l'endroit le plus insalubre du village. Dans la matinée, le sacristain avait apporté chez cette femme les habits du prêtre et quelques meubles nécessaires à son installation. Je l'avais suivi.

Les paysans rendus fort perplexes par ce qu'ils voyaient, ne comprenant rien à la conduite du prêtre, s'imaginèrent qu'il voulait faire réparer la maison curiale, afin de la rendre plus confortable. Je dois le dire, — avec un profond regret, — l'homme du sol, alors qu'il est intelligent, alors même qu'il est dans l'aisance, n'a pas le sentiment du dévouement et de l'abnégation, il est essentiellement égoïste. Il va plus loin même, et tout acte d'autrui qui n'est pas marqué au coin de ce sentiment du Soi, lui paraît être un acte de captation qui fait naître aussitôt sa défiance.

En même temps que s'opérait l'emménagement du curé dans la maison de la veuve, le charron du pays, qui était un peu menuisier, disposait l'intérieur du presbytère comme le lui avait indiqué l'abbé Charlet. Ce presbytère se composait d'une grande cuisine, qui servait aussi d'entrée et de salle à manger, et de deux chambres dont l'une était affectée au sacristain et à sa femme, laquelle servait de domestique au curé ! Une excavation naturelle qui se trouvait dans le roc avait été utilisée pour en faire une cave, où l'on renfermait les provisions de l'hiver.

A droite de la maisonnette, et y attenant, existait un plateau assez vaste qui, autrefois cultivé, formait le jardin de la cure : mais l'absence de toute muraille et le défaut de soins avaient fait disparaître toute trace de culture : les longues pluies de l'automne, les neiges de l'hiver, en se fondant, avaient détrempé la mince couche de terre qui recouvraient le rocher, et cette terre ne rencontrant aucun obstacle avait été entraînée dans les bas-fonds ; c'est à peine si quelques arbustes vivaces, mais improductifs, dont les racines s'était introduites dans les fissures du granit, se voyaient sur ce roc aride et dénudé.

La cuisine fut séparée en deux par une cloison, et, dans la partie la plus large et la mieux aérée, le curé fit établir des cadres, — je n'ose dire des lits, — séparés les uns des autres par des montants en bois sur lesquels on cloua, jusqu'à la hauteur de quatre pieds, une toile commune Chacun de ces cadres devait contenir une balline de paille hachée et un matelas ; en y ajoutant un oreiller des couvertures et des draps ; on obtenait une couchette, sinon bien douce, du moins suffisante pour des gens habitués à toutes les privations. L'autre partie de la cuisine fut affectée à la pharmacie dont les plantes de la montagne — le *mille folium* surtout, que la Providence, a fait naître en abondance partout où règnent les fièvres paludéennes — faisaient tous les frais. La chambre à coucher du curé, qui se trouvait, par suite de la nouvelle disposition de la cuisine, avoir une entrée particulière, fut disposée de la même façon,

VI

Tandis que ces travaux s'opéraient, l'ingénieuse charité de l'abbé Charlet ne restait pas oisive. Tous les matins, après avoir dit sa messe, le bon prêtre visitait chaque maison, prodiguant partout les soins, les bons conseils et les consolations que lui fournissaient sa haute raison, son cœur d'or et la science discrète et modeste qu'il possédait. A ces intelligences faibles et obscurcies par l'ignorance et la maladie, il ne parlait jamais de Dieu que comme la source de l'infinie bonté, sa morale était simple : il la puisait dans ces paroles du Christ : « Aimez-vous les uns les autres et secourez-vous dans vos misères et vos afflictions ; » et comme sa morale était appuyée par l'exemple qu'il donnait, elle tombait sur ces natures abruptes comme l'incessante goutte d'eau sur la pierre en y laissant, avec le temps, une trace indélébile.

Puis il rassemblait tous les enfants du village, sous le hangar qui attenait à la maison de la veuve, et là, à l'aide d'une ardoise, il apprenait à lire, à écrire et à compter à ces petits êtres qu'il tirait ainsi de leur ignorance ; et, pour les rendre plus assidus à ses leçons, il savait les captiver par quelque récit simple et touchant qui amenait souvent des larmes dans son jeune auditoire. La reconnaissance, et je ne sais quel instinct qui m'attirait vers les choses de l'esprit firent de moi en peu de temps son meilleur élève, et je devins bientôt le moniteur de cette classe qui se tenait souvent au milieu des champs ou dans quelque carrefour du village.

En même temps qu'il instruisait les enfants, l'abbé Charlet s'occupait aussi des parents. Chaque soir il faisait un cours élémentaire à la portée de ces pauvres d'esprit, et tentait de faire entrer tout doucement dans ces faibles intelligences quelques notions d'agriculture, d'histoire et de géographie et, — ce qui valait peut-être mieux, — le sentiment de la dignité humaine qui élève l'âme vers Dieu.

Je n'ai jamais su quel motif avait pu déterminé l'abbé Charlet à prendre la robe du prêtre ; sa vie passée a toujours été couverte d'un voile que nul, dans mon village, n'a jamais été tenté de lever, mais ce que je puis affirmer c'est sa science profonde, multiple. Rien ne lui était inconnu, arts, lettres, sciences, tout lui était familier.

VII

Les travaux du presbytère se trouvant terminés, le curé annonça un dimanche, au prône, qu'il avait fait disposer la maison curiale pour y recevoir les malades du village dont le séjour au milieu des marais empêchait la guérison. — « Je sais, dit l'abbé, — que les fièvres qui vous dévorent disparaissent promptement dans une atmosphère exempte d'émanations marécageuses ; nos pauvres malades la trouveront dans la maison de votre curé qui vous l'abandonne avec joie, jusqu'au jour où ce village, assaini et transformé, ne comptera plus un seul malade. J'ai demandé la faveur d'être votre ami, votre père en Dieu ; accordez-moi celle d'être votre médecin, et je serai votre obligé ! »

Cette action, ces paroles eussent dû être acclamées avec joie, il n'en fut rien. L'instinct soupçonneux l'emporta sur la reconnaissance. On chercha le motif intéressé qui dictait la conduite du curé, et ne le trouvant pas, la défiance naquit aussitôt. Chacun se posa le fameux : Pourquoi ? et ne trouvant pas de réponse satisfaisante, on s'abstint. L'abbé Charlet ne s'étonna point de cette indifférence, il s'y attendait ; mais le jour même, aidé du sacristain, il transporta au presbytère une pauvre femme et ses deux enfants que la fièvre avait réduits à une faiblesse extrême. Le surlendemain le mari de la Claudine, qui avait fait sans doute ses réflexions, vint demander au curé de recevoir sa femme au presbytère. L'abbé Charlet descendit au village et ne voulut d'autre aide pour transporter la malheureuse femme que le mari lui-même : cet exemple fut suivi par un vieillard laissé par ses enfants dans le dénûment le plus complet, et tout le village vit de nouveau le curé porter sur ses épaules l'un des bouts de la civière qui se dirigeait vers la montagne. Certes, dans un autre milieu, cinquante bras se fussent empressés de prendre la place du curé, mais l'apathique indifférence de ces malheureux laissa passer le bon prêtre sans manifester d'autre sentiment que celui d'une stupide curiosité.

Dix jours après, la Claudine qui jouissait d'une bonne constitution et qui était une femme courageuse, reprenait joyeuse et bien portante le chemin de la vallée. Cette cure fit une certaine sensation dans le pays, et quelques malades demandèrent à être admis au presbytère. Un peu plus tard, la mère et les deux enfants qui avaient inauguré l'asile créé par l'abbé Charlet, parent reparaître au village et reprendre leurs travaux. Ces résultats inespérés appelèrent l'attention des habitants du village et bientôt les vingt lits que contenait l'hospice improvisé furent occupés.

Ce fut alors que l'abbé Charlet donna la mesure de ce que peut être la volonté humaine unie à la foi. Sans autre aide que la femme du sacristain, excellente femme que l'exemple du prêtre avait électrisée, il ne songea ni au repos, ni à sa santé qu'il pouvait compromettre par la multiplicité de ses travaux ; tour à tour prêtre, médecin, pharmacien, garde-malade, instituteur, médiateur dans les procès et les querelles, son zèle et sa charité ne se ralentirent pas un jour, pas une heure.

VIII

Le médecin d'une localité voisine qui n'avait jamais compté un seul client dans le village, crut devoir déposer une plainte en exercice illégal de la médecine contre l'abbé Charlet. Le parquet saisi de l'affaire en référa d'abord à l'évêque ; celui-ci en demanda des explications au curé, et l'abbé Charlet, tout en expliquant sa conduite, envoya à son supérieur un diplôme parfaitement en règle de docteur en médecine. L'évêque et le chef du parquet, écrivirent chacun de leur côté, une lettre de félicitations au bon curé et tout fut dit sur cette affaire.

Cependant il ne suffisait pas à l'abbé Charlet de guérir ses malades, il fallait encore faire disparaître la cause de ces maladies, et créer l'aisance là où régnaient la pauvreté et la misère ; alors seulement son œuvre serait complète. Ce but qu'il entrevoyait n'était pas facile à atteindre, car il allait avoir à lutter avec la routine la plus invétérée, un des côtés de la force d'inertie le plus difficile à subjuguer et à vaincre Mais je crois l'avoir dit, l'abbé possédait pour le bien, une de ces volontés puissantes qu'aucune difficulté n'abat, qu'aucun choc n'émousse ; il savait aussi que la parole n'apporte de conviction que chez les esprits éclairés et de bonne foi, et que le fait seul est une démonstration concluante pour l'homme ignorant et intéressé. Ce fut donc par les faits et par l'exemple qu'il voulut transformer le pays.

Le printemps allait venir ; quelques effluves chaudes et je ne sais quelle senteur de la nature en travail annonçaient le retour de la belle saison. C'était l'heure que l'abbé Charlet attendait pour continuer son œuvre de rénovation.

IX

Au pied du village avait jadis existé une petite rivière que des éboulements de la montagne avaient comblée en partie. L'indifférence des riverains qui ne savaient point tirer parti d'un cours d'eau qui eût pu être la richesse du pays, laissa faire le temps et il se trouva qu'un matin son cours fut complètement interrompu. Tout naturellement, la rivière déborda dans la vallée et inonda la partie basse du village. Le sous-sol calcaire et à peu près imperméable, ne pouvant complètement absorber les eaux qui se renouvelaient sans cesse, la vallée fut bientôt transformée en un immense marais. Au lieu de s'unir dans un commun effort pour rétablir le cours interrompu de la rivière, chacun, guidé par l'égoïsme si familier aux habitants de la campagne, songea à sauver son coin de terre, son morceau de jardin, en établissant des talus qui devaient le protéger contre l'inondation : mais, lorsque la saison des pluies arriva, les eaux, arrêtées un instant par ces talus, firent leur travail souterrain et inondèrent de nouveau toutes les propriétés. Au printemps suivant, l'absorption des eaux fut encore plus lente que l'année précédente, des miasmes et des brouillards impurs envahirent le pays et amenèrent avec eux ces fièvres paludéennes et intermittentes si difficiles à guérir lorsqu'on ne déplace pas le malade du foyer d'infection ; les habitants affaiblis et découragés furent sans énergie devant le fléau qui venait les atteindre et laissèrent agir les éléments. La misère arriva et fut encore augmentée par le départ des petits industriels qui, ne trouvant plus à vivre dans le village, allèrent s'établir dans les cantons voisins. Une administration active et intelligente eût pu apporter un remède à cette situation, mais le maire avait déserté la commune; son adjoint, paysan à peu près illettré sans influence morale dans le pays, se contenta de faire prévenir le sous-préfet qui, occupé sans doute d'affaires plus urgentes, ajourna sa tournée à une époque encore éloignée. Sur ces entrefaites arriva la révolution de 1830, et les intérêts généraux firent oublier les intérêts de clocher. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, et les malheureux habitants du village acceptèrent comme un fait irrémédiable leur triste condition. C'est dans cette situation que le nouveau curé avait trouvé le village en 1846, époque de son arrivée.

X

L'abbé Charlet avait conçu le projet de rendre à ce pays son aspect d'autrefois ; mais il voulait que ses habitants dussent leur salut à eux-mêmes et reconquissent par là un courage qui n'existait plus en eux, et ce sentiment de la solidarité humaine qui n'est pas seulement une loi religieuse, mais encore la base et le lien de toutes les sociétés civilisées.

Ce qui, jusque là, avait été jugé impossible par les habitants du village, fut entrepris par l'abbé Charlet tout seul, avec l'espérance que, guidés par l'intérêt, les imitateurs le suivraient bientôt. — A la suite de la maison dans laquelle habitait le curé depuis qu'il avait abandonné le presbytère, se trouvait un de ces terrains marécageux où croupissaient des eaux stagnantes et les mille et un détritus que le temps et les vents y avaient amenés. Un matin, tout le village vit l'abbé Charlet, dans l'eau jusqu'à mi-jambe, la bêche à la main, faisant disparaître les vestiges du talus qui retenait les eaux de ce petit enclos, et traçant une rigole afin d'assurer leur prompt écoulement. La chose parut bizarre et tout à fait incompréhensible. Un des plus hardis du village vint trouver le curé, et, après bien des circonlocutions, lui demanda ce qu'il faisait là.

— Imitez-moi, répondit simplement le curé — et à la misère qui règne ici succédera l'abondance ; aux maladies succédera la santé !

Le paysan rapporta ces paroles à ses voisins ; chacun se gratta l'oreille, douta et ne fit rien.

Au bout de huit jours, le terrain était complètement à sec et le curé, se transformant en jardinier, retourna la terre, la divisa par carrés et l'ensemença de graines potagères. En même temps, il faisait venir d'un village voisin quelques pieds de vigne et d'arbustes vivaces, tels que le cognassier et le figuier, qui se plaisent au milieu des vents et dont les racines trouvent facilement leur nourriture sur les monts les plus âpres et les plus escarpés : la terre qu'il avait retirée des fossés par la voie desquels l'eau s'était écoulée, fut transportée à l'aide d'un mulet sur le plateau attenant au presbytère, et ces terres protégées par la racine des arbustes transplantés, permirent de créer sur ce plateau un jardin qui devait être bientôt la merveille du pays. Lorsque la saison de la première récolte fut arrivée, la pauvre veuve à laquelle appartenait le terrain desséché par le curé, porta aux marchés voisins les plus beaux légumes de la contrée et se fit un revenu relativement important de ce coin de terre.

Alors les villageois ouvrirent de grands yeux, et leur cupidité étant allumée, chacun se mit à la besogne pour obtenir le même résultat.

C'était là où les attendait le curé !

XI

— Ce que vous faites est bien, — leur dit-il, — mais votre conduite en ce moment n'a qu'un but égoïste et, par cela même, impuissant à faire disparaître la cause de vos maux, qui est le barrage de la rivière. Unissez-vous tous dans un effort commun, — ce qu'un homme seul ne peut faire, cent hommes l'accomplissent facilement ; — donnez un libre cours à ces eaux et vous serez victorieux de votre ennemi. L'effort est grand, le travail est pénible ? Tant mieux, vous n'en aurez que plus de mérite, et vous n'en comprendrez que plus facilement toute la puissance de la solidarité qui seule peut conduire les hommes à faire de grandes choses.

. . . . . .

Le jour suivant tous les hommes du village travaillaient à la rivière en compagnie du curé.

La saison était déjà avancée, et on ne pouvait concevoir l'espérance de dégager complètement le cours d'eau avant l'automne ; mais lorsqu'arrivèrent les pluies, la plus grande partie des terrains était à sec et la petite rivière commençait à filtrer à travers les morceaux de rocher qui restaient dans son lit. L'inondation fut de peu d'importance et le nombre des maladies diminua d'une façon très sensible.

Au printemps suivant, l'abbé Charlet n'eut pas besoin de stimuler l'ardeur de ses paroissiens. Tout le monde se mit à l'œuvre avec courage. On avait enfin compris que le salut et l'intérêt de tous étaient attachés au succès de l'entreprise, et cette idée, une fois bien entrée dans les esprits ne devait plus en sortir.

Pendant le long hiver qui venait de se passer, l'abbé Charlet avait songé à tirer parti de l'accumulation de ces eaux dans un endroit donné ; cette accumulation créait une continuité de force qu'un homme de son intelligence ne pouvait laisser perdre. On procéda donc cette année là avec plus de réserve qu'on ne l'avait fait l'année précédente, et les eaux de la Noure furent aménagées de façon à limiter leur écoulement. La partie de la rivière située en amont fut élargie et forma comme un réservoir naturel ; il s'en suivit une espèce d'écluse artificielle qui fit naître en aval une force motrice suffisante pour alimenter continuellement la roue d'un moulin.

Au fur et à mesure que l'importance de ces travaux était rendue plus saisissante pour les habitants du village, leur zèle redoublait. Tout d'abord on n'y avait employé qu'un seul jour par semaine ; on reconnut bientôt que ce temps serait insuffisant pour les terminer avant le retour des pluies, et on y travailla deux jours par semaine.

Ces efforts devaient enfin être couronnés d'un plein succès. En effet, il n'y eut, l'année suivante, aucune inondation : tous les terrains reconquis furent mis en culture et donnèrent des récoltes inattendues. Au presbytère, on ne comptait plus que deux ou trois malades, vieillards infirmes que leur grand âge plutôt que la maladie rendait impropres au travail. Par les soins du curé, un meunier vint s'établir sur la rivière, et cette première industrie fut le signal d'une foule d'autres qui, peu à peu, se créèrent dans le village et ses environs. Bientôt les habitations firent défaut ; on songea à établir de nouvelles constructions. Jusque-là la chaux et la brique avaient été à peu près inconnues dans le village : — on ne construisait qu'en pierres sèches et on ne couvrait qu'en chaume. Sur le conseil de l'abbé Charlet un chaufournier trouva dans la montagne d'excellente terre glaise pour la fabrication de la brique, et les meilleurs calcaires pour la fabrication de la chaux.

Cette industrie acquit une telle importance que plusieurs fours devinrent nécessaires ; elle amena dans le village de nouveaux habitants, et l'aisance qui commençait à régner s'en augmenta considérablement. Avec les redevances que payaient le meunier, les pêcheurs et le chaufournier, l'abbé Charlet décida les habitants à reboiser la montagne ; des arbres verts furent semés abondamment et une nouvelle ressource jaillit pour l'avenir, de l'initiative éclairée du bon prêtre.

FEUILLETON DU 31 JANVIER 1887. — N° 41

LA CASSETTE DE FER

Par Pierre ZACCONE

PREMIÈRE PARTIE

XXI

SUITE.

— Oui... on me l'a dit : M. Desgranges, pris de délire, a voulu se rendre dans le souterrain, mais il n'a pu aller jusqu'au bout, et on l'a rapporté mourant.

— Que pense le docteur ?

— Il a déclaré qu'il ne passerait pas la journée.

Mario pressa son front de sa main nerveuse.

— Bien... Je savais cela... reprit-il après un court silence...

Mais ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Quand il est descendu, cette nuit, dans le souterrain, M. Desgranges était accompagné, n'est-ce pas ?

— Oui... M. Horace de Breuil et M. René d'Harville l'avaient suivi avec Raymonde et ce sont eux qui l'ont rapporté.

— Mais n'y avait-il pas avec eux une autre personne ?

— Une autre personne ! Qui donc ?

— Eh ! je l'ignore, puisque je vous le demande.

— On vous aura trompé, sans doute, car je ne vois pas...

Le comte eut un geste impatient.

— Non ! non ! répliqua-t-il. Ce ne peut être une erreur, puisque je l'ai vu.

— Vous !

— Oui, moi, Laura, moi, comprenez-vous? Mademoiselle Pradié regarda le comte avec stupeur.

— Vous étiez donc là, vous aussi ? balbutia-t-elle en frissonnant.

— Eh ! qu'importe ! oui, j'y étais : je l'ai vu et dans notre intérêt à tous les deux, entendez-vous bien, dans notre intérêt, il faut que je sache quel était cet homme, et surtout ce qui l'attirait, cette nuit, dans les souterrains du château.

Laura ne répondit pas tout de suite.

Elle était bouleversée ; mille pensées incohérentes lui passaient par l'esprit; maintenant elle n'osait plus regarder le comte et tenait les yeux baissés.

— Soyez assuré, Mario, dit-elle d'un ton troublé, que je ferai tout pour obtenir le renseignement que vous désirez... Mon Dieu ! je ne sais comment vous dire... Tenez, voilà que j'ai peur ! Au moins vous ne courez aucun danger... il n'y a rien dans ce qui se passe qui puisse être une menace pour vous... je veux dire pour notre bonheur ?

— Non ; ne craignez rien, Laura, répondit le comte d'une voix radoucie... Si vous me voyez ainsi agité, c'est précisément parce que je veux rassurer votre cœur... Ceci est la dernière épreuve, et à tout prix, croyez-moi, à tout prix, il faut que nous en sortions.

— Eh bien, il faut voir... je vais interroger... et même, attendez ! maintenant je me rappelle...

— Quoi ?

— On a vu depuis deux jours un homme rôder autour du château.

— Qui a dit cela ?

— Notre fermier.

— Où est-il ?

— Venez ! venez ! il ne peut être loin... nous lui parlerons... et peut-être...

Et elle entraîna le comte qui la suivit avec empressement.

Quelques minutes plus tard, ils rencontraient le fermier à qui Laura transmettait les questions de Mario.

Dès les premiers mots, le fermier fit un signe d'intelligence.

— Je vois ce que c'est, répondit-il ; depuis trois jours en effet, j'ai vu...

— Un homme ? interrompit le comte.

— Oui, un homme qui allait et venait du côté de la falaise et je l'ai surveillé, mais ce n'est qu'hier...

— Hier ?

— Je l'avais aperçu sur le coup de dix heures et je m'étais mis sa piste, mais faut croire qu'il a été plus malin que moi, car, tout d'un coup, je l'ai vu disparaître.

— Où cela ?

— Dans les rochers.

— Et vous ne l'avez pas revu ?

— Ça été long... car ce n'est que sur le coup d'une heure, que j'ai entendu des pas précipités, et que mon homme a passé devant moi comme un trait.

— Où est-il allé ?

— Il y avait sur la grève une barque qui l'attendait; il s'y est jeté, a crié de pousser au large et s'est éloigné.

— Dans quelle direction ?

— Oh ! ça c'est facile à savoir ; j'ai reconnu la barque : elle appartient à Henry, le meilleur marin du pays ; et c'est à Trémel qu'il a dû accoster.

— Vous en êtes sûr ?

— Dame ! autant qu'on peut-être sûr de quelque chose dans ce monde-ci !

Le comte mit cinq francs dans la main du fermier.

— Bien !... merci... Vous pouvez vous retirer, dit-il.

— Et pendant que le fermier disparaissait, il se tourna vers Laura.

— Je vous quitte, poursuivit-il d'un ton rapide. Je vous l'ai dit, il faut que je voie cet homme, et dès que je serai délivré de toute appréhension de ce côté, je reviendrai, Laura et cette fois pour ne plus vous quitter.

Une heure plus tard il arrivait au bourg de Trémel, se faisait indiquer la demeure du patron Henry et s'y rendait sans perdre de temps.

Le vieux marin était sur le pas de sa maison, en train de raccommoder ses filets de pêche. Le comte alla droit à lui.

— C'est bien vous qui vous nommez Henry ? demanda-t-il en portant la main à son chapeau.

— Oui monsieur, répondit le vieux patron, en ôtant son bonnet, qu'y a-t-il pour le service de monsieur ?

— Voici ce dont il s'agit. Mais, d'abord, il est bon d'abord que vous sachiez que je suis le comte de Presles, ami de madame Pradié, et que c'est au nom de mademoiselle Laura que je fais cette démarche auprès de vous.

Le marin inclina la tête.

— Mademoiselle Laura, répondit-il, est la meilleure personne que je connaisse, et nous ferons ici, au pays, tout ce qu'elle pourra nous demander.

— C'est parfait !... Eh bien, mademoiselle Laura a appris que vous aviez conduit cette nuit, à la pointe du château, un homme que vous avez dû ramener à Trémel vers une heure du matin. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, répondit Henry.

— Connaissez-vous cet homme ?

— Non.

— D'où venait-il ?

— De Paris.

Et qui l'amenait à Trémel ?

— Je vais vous dire, monsieur ;